

E/1973.12 — André Malraux : «La Mort au Japon. Entretien avec Tadao Takemoto», L'Appel [Paris], n° 2, décembre 1973, p. 85-89.

André Malraux

La mort au Japon : André Malraux – entretien avec Tadao Takémoto

On sait assez peu en France qu'une inclination secrète et profonde portait Mishima vers le général de Gaulle et vers André Malraux. Il ne tarissait pas d'éloges, par exemple pour *Le fil de l'épée* et, de l'auteur de *La Condition humaine*, il écrivait : «Etre à la foi un homme d'action et de plume, celui qui dit et celui qui est dit, celui qui juge et celui qui est jugé, être enfin un condamné à mort en même temps que celui qui exécute la sentence – voilà le problème difficile qui mérite réellement qu'on le dise moderne, que Baudelaire a imposé jadis, et dont, au XX^e siècle, les "romans de l'action" d'André Malraux ont établi le modèle» C'est en me posant cette question que je publie les termes de cet entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir récemment avec André Malraux : seul entretien, à ma connaissance, où Malraux aborde les questions fondamentales que pose la mort volontaire du héros tragique japonais. A l'occasion du troisième anniversaire du seppuku de Mishima, le 25 novembre 1970, que cette publication lui apporte l'apaisement de l'âme.

Tadao Takémoto

A. Malraux — Un certain nombre de grands écrivains japonais se sont tués. En Occident, on dit qu'ils se sont suicidés. Mais, ils ne se sont pas suicidés du tout : le mot suicide a un contexte, un accent : et il n'exprime absolument pas leur action.

T. Takémoto — C'était le cas de Mishima, et peut-être aussi celui de Kawabata ?

A. Malraux — Pour Mishima, la mort en tant qu'acte a une réalité très forte. Par la grande tradition japonaise, et par les rites. C'est quand même extraordinaire ! ... En Occident, on finit par confondre cette mort romaine avec un suicide romantique. Mais nos romantiques ne se sont pas du tout suicidés de la même façon. Il s'agit d'actes tout différents. Aucune civilisation n'a posé la mort comme un fait rituel. D'une certaine façon, la chevalerie japonaise l'a posée : pas le Japon. Mais, pourquoi : d'une certaine façon ? Comme il serait normal de rencontrer une civilisation tout entière où il n'y aurait pas de «mort» ! Où chacun saurait dès son enfance, qu'il doit choisir le moment de se tuer...

T. Takémoto — J'ai été saisi, dans les *Antimémoires*, par votre réflexion sur la mort. Il y avait là comme une odeur de deuil que n'avaient pas vos œuvres précédentes. Je me trompe peut-être ?

A. Malraux — Je ne sais plus... Je suis sûr qu'un élément considérable a joué : la mort en tant que mise en question du sens de la vie. Je veux dire : la mort met en question le sens du monde. Entendons-nous bien : la mort en tant que trépas est indifférente. Ce qui est important, c'est l'interrogation : «Qu'est ce que l'univers veut dire ? Qu'est-ce que la vie veut dire ?» Toutes les grandes religions tentent d'annuler cette question, d'y répondre par avance. Mais, «être tué ou ne pas être tué», ça se résout par le courage – lequel, à la Légion Etrangère, valait cinq sous par jour. Je me sens plus à l'aise avec le «suicide» de Mishima (qui n'est pas un suicide), qu'avec le tuyau à gaz¹. Je répète : je ne défends rien. Mais enfin, je me sens avec le revolver, dans un domaine familier. Pourquoi ? Peut-être à cause de la guerre. Peut-être parce qu'il marque un caractère de volonté dans la mort. Le revolver, aujourd'hui, c'est l'ancien poignard romain, qui n'est pas tellement loin de votre sabre.

T. Takémoto — Vous qui avez tellement approfondi le problème du suicide, pouvez-vous nous parler du suicide japonais ?

A. Malraux — Chaque fois que les Occidentaux (je dis exprès : les Occidentaux, pour bien faire comprendre qu'il s'agit en même temps des Européens et des Américains), donc chaque fois qu'ils veulent expliquer ce problème par l'idée

¹ Allusion au suicide de Kawabata.

chrétienne, ils l'appellent suicide et ils ne comprennent rien. C'est comme si, chez nous, on disait de la chevalerie, qui n'a tout de même pas été une petite chose, que les chevaliers avaient choisi le combat pour se suicider... Il me semble que l'acte de Mishima a été un moyen de posséder sa mort.

T. Takémoto — Je pense à l'opposition que vous avez si bien dessinée dans *La Condition humaine* entre les attitudes respectives de Tchen et de Kyo devant la mort – celle qui veut que le sang coule pour donner à un acte toute sa signification historique, et celle qui se rapproche de la voie des samouraïs. Vous savez : «Le Japonais qui se tue risque de devenir un dieu, ce qui est le commencement de la saloperie...»²

A. Malraux — Mon livre a presque quarante ans. A ce moment-là, le problème que vous venez de poser, en raison de sa signification révolutionnaire, était extrêmement grave. Aujourd'hui, ce lien avec la révolution, n'a plus beaucoup d'importance. Même dans la Chine de Mao : il peut être présent, il ne compte plus réellement. Donc le problème a repris sa forme métaphysique – chez nous comme chez vous. Le problème du suicide pour une cause d'ordre politique a perdu son urgence, son caractère dramatique.

T. Takémoto — Lors de votre premier voyage au Japon, en 1931, vous avez visité un temple zen. Vous avez alors demandé s'il y avait un diable dans le temple. Je m'amuse toujours à me rappeler cet épisode. Vous en souvenez-vous ?

A. Malraux — Non... Je vois l'idée... Et je pose encore la question. Je veux dire : «Est-ce qu'il y a un domaine profond dans lequel l'homme veut se détruire ?» Ce que le christianisme appelle le Mal, avec un M majuscule, ou Satan, c'est l'autodestruction. Le zen est tout de même un bouddhisme; excessivement élaboré, mais bouddhisme quand même. Or, on ne peut fonder une métaphysique en supprimant le Mal. Prenez la vie de Bouddha : c'est parce qu'il a rencontré la mort, parce qu'il a vu le gynécée endormi, parce qu'il a rencontré le mendiant qu'il quitte son palais. Je ne crois pas qu'on puisse sérieusement concevoir une métaphysique du bouddhisme en supprimant le Mal. Il y a dans le bouddhisme quelque chose de tout à fait différent et de très important : la volonté de détruire la question.

² C'est un personnage qui parle et non l'auteur.

T. Takémoto — La civilisation du Nippon ne me semble pas être, originellement, une civilisation de l'illumination intérieure – même s'il y avait en elle des éléments qui étaient prêts à la recevoir, et qui préparaient la voie au zen. D'où, une forme de l'action spécifiquement japonaise, dans laquelle il s'agit moins de mettre métaphysiquement le Mal en question que de le détruire, mais en se purifiant de la souillure. Sans cette volonté d'une autodestruction qui soit à la fois exorcisme, il n'y aurait jamais eu le hara-kiri...

A. Malraux — Développez.

T. Takémoto — La spiritualité du Japon me semble consister dans une volonté d'abolition de la souillure, et pas tout à fait dans celle de l'abolition du Mal. Donc, quand Mishima...

A. Malraux — Qu'entendez-vous par : la souillure ?

T. Takémoto — Quelque chose qu'on peut purger, c'est-à-dire purifier...

A. Malraux — C'est-à-dire vaincre ?

T. Takémoto — Oui. Donc, quand Mishima s'est donné la mort, il l'a fait, sans aucun doute, en croyant pouvoir se purifier, dans le même mouvement de la souillure qu'occasionne la mort. Au fond, ce qu'il y a derrière tout ce mode de pensée, c'est évidemment le shintô et pas tellement le bouddhisme.

A. Malraux — La preuve, c'est que ce suicide n'existe qu'au Japon. Mais une différence capitale, c'est tout de même que l'Occident des grandes époques spirituelles, qui croyait à l'homme, croyait beaucoup moins que vous au monde. L'art japonais, ce n'est pas tellement l'homme. Le portrait n'y compte pas plus que le paysage. Votre rapport avec le divin est beaucoup plus cosmique que le nôtre.

T. Takémoto — En vous demandant votre avis sur le Japon, il y a un passage des *Antimémoires* qui me revient. Lors d'un entretien avec Einstein, celui-ci vous déclare : «Le plus extraordinaire est que le monde ait certainement un sens». Puis, vous écrivez : «Il reste à savoir pourquoi ce sens se soucierait des hommes...» Ma question est donc celle-ci : il y a certes une spiritualité japonaise, mais pourquoi celle-ci se soucierait-elle des Japonais modernes ?

A. Malraux — L'humanité a eu deux grands problèmes; l'un, c'était le salut, et l'autre la sérénité – qui est un peu le salut dans la vie, alors que le salut est un peu la sérénité dans la mort. Bien. La grande pensée japonaise pose que la valeur suprême est la sérénité. Je pense qu'un grand esprit japonais, un grand esprit religieux japonais, répondrait : «Si l'on peut atteindre la sérénité, le sens du monde, c'est la sérénité». En France, un chrétien du XII^e siècle vous aurait répondu : «Le sens du monde, c'est celui de votre vie, et celui-ci est d'assurer votre salut. Que faites-vous sur la terre ? Vous y préparez ce que vous serez lorsque vous serez mort». C'est-à-dire quand vous accéderez à la vie éternelle. D'une certaine façon, la sérénité a été un très grand maître du bouddhisme. La relation entre la vie éternelle et la délivrance du temps apportée par l'illumination, est assez complexe. Mais c'est elle qui répondrait à votre question. Je pense que c'est là que les deux notions se rejoignent.